Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 15. — 14 Avril 1850.

La léthargie Européenne.

Le vieux *statu quo* est sur le point de ressaisir les uns après les autres tous les peuples que 1848 avait animés d'une vie ardente. Désespérant de sa régénération, l'Europe paraît près de se rendormir. En Italie, l'Autriche s'étend et se consolide. En Hongrie, l'esprit de nationalité est à la veille de rendre son dernier soupir sous les potences impériales. En Turquie, l'arrêt des puissances absolutistes s'exécute : les réfugiés ont tous quitté Chumla. Les Maghyars se voient internés à Kutahia, en Asie ; tandis qu'on *expulse* les Polonais, sujets de la Russie, que des navires britaniques transportent à Malte. Quant aux débris de la légion italienne de Hongrie, ils se sont embarqués pour la Sardaigne.

La Suisse, qu'on menaçait si fort, n'a plus rien à craindre, à la condition d'être sage et de ne pas se montrer trop généreuse envers les proscrits des rois. En Angleterre aussi, le cabinet, qui avait juré de faire une guerre à mort aux Russes, se résigne à attendre. Il recule dans la question grecque, au point de rappeler sa flotte du blocus et de se déclarer prêt à subir l'arbitrage de la France. Lord Palmerston semble résolu à se rejeter de la politique dans l'industrie. La grande exposition industrielle qui se prépare à Londres, pour l'année 1851, sera un phénomène jusqu'à présent unique dans son genre, par sa prodigieuse universalité. Des Indes et de la Chine, du Canada et de l'Amérique méridionale, du Cap et de la Nouvelle-Hollande, tous les produits des arts humains viendront s'étaler sur la Tamise, pour y disputer des médailles et des prix, qui atteindront jusqu'à la somme de 200,000 francs. Voilà certes des gages assex forts donnés à la paix européenne par celle de toutes les grandes puissances qui, en ce moment, a le moins à craindre de la guerre.

Rassurée par ces démonstrations pacifiques de l'Angleterre, la Russie reprend de nouveau sa fière attitude vis-à-vis de toutes les révolutions et de tous les gouvernements. Les notes russes à Lord Palmerston, au sujet de son attaque contre la Grèce, sont, dit-on, pleines d'insulte contre le ministre, sur l'outrecuidance de sa conduite. Les mêmes reproches sont adressés par le tsar à son cousin de Berlin, qui s'humilie très-bas devant les semonces moscovites; et qui renonce décidément, par ordre suprême, à son rêve favori d'unité germanique. La diète d'Erfurt fait donc un fiasco complet : elle devient le *ridiculus mus.* Victime de son propre égoïsme et de son machiavélisme séculaire, l'Allemagne retombe en proie au morcellement, aux pairies héréditaires, et aux luttes entre dynasties, luttes qui enterrent de plus en plus sa nationalité. Ainsi la vaste confédération germanique redevient un fantôme sans vie, une terre d'aventuriers sans nom, prêts à subir toutes les influences, un champ clos pour les duels entre les grandes puissances de l'Europe, et entre toutes les causes étrangères; car, de cause allemande, il n'en exista jamais. L'Allemand changea toujours de patrie comme d'habit. Au bout de quelques années passées hors de chez lui, on le voit se faire Anglais, Français, ou Américain; et, sans jamais perdre son jargon tudesque, devenir néanmoins le plus ardent détracteur de ses ci-devant concitoyens. On le verra au besoin se faire Russe avec le même enthousiasme.

Ainsi cette race germaine qui s'est mêlée depuis mille ans à toutes les grandes révolutions de l'Europe, comme aux plus mesquines querelles de dynasties, qui a popularisé

l'imprimerie, brisé l'ultramontanisme, couvert de ses colonies les deux hémisphères, cette race se trouve plus que jamais réduite au rôle des esclaves. Quand la France fait une révolution, il en surgit aussitôt des centaines au-delà du Rhin. Mais sans l'initiative française l'Allemagne ne remuera jamais. Le Teuton n'est aujourd'hui actif que pour une chose, pour faire périr les nationalités slaves, et s'approprier leurs dépouilles. Encore dans toute la sève de la jeunesse, le slavisme succombera-t-il aux étreintes d'un adversaire aussi épuisé, aussi stérile politiquement que l'est le génie allemand? Ce cas n'est guère supposable. Le plus que pourra faire l'Allemagne, ce sera de maintenir dans ses prétendues *colonies* polonaisee, bohêmes et iugo-slaves, un état de siége de plus en plus odieux, en attendant que la France donne à l'Europe entière le signal d'un nouvel ébranlement.

Les Slovènes et leurs bureaucrates

EN AUTRICHE.

La lutte des nationalités en Autriche, loin d'avoir cessé avec la chute des Maghyars, n'a fait que se régulariser. L'antagonisme des Slaves contre les Allemands a gagné des contrées même, où en 1849, le slavime était encore assoupi ; telles que la *Slovenie*, c'est-à-dire les quatre provinces de Styrie, de Carinthie, de Carniole et d'Istrie.

La Slovénie a enfin arboré hautement le drapeau de sa nationalité, à tel point que le cabinet de Vienne s'en est plaint aux divers gouverneurs de ce pays, en leur écrivant qu'ils ne devaient pas laisser périr en Slovénie l'élément germanique. Cette plainte étrange, cette demande, pleine d'une modération si ironique, de ne pas laisser périr le germanisme en terre slave, s'appuye sur des faits en tout cas dignes d'attention.

La Styrie, qu'on avait pu croire toute germanisée, voit grossir d'un mois à l'autre le nombre des instituts où s'enseigne le slovène. A Gratz, les étudiants des hautes écoles, naguère indifférents à leur langue nationale, cherchent maintenant avec passion à s'en approprier les beautés. A Cilli, les élèves des sept classes du Gymnase fréquentent tous, nous écrit-on, à l'exception d'un seul, le cours de langue indigène. Ces dispositions bien connues à Vienne, font rejeter par les ministres toutes les pétitions venues de la Styrie, par le motif, officiellement exprimé, que les Styriens tendent au *séparatisme*, qu'ils n'ont pas la conscience autrichienne. Un tel reproche, après tous les événements des deux dernières années, ne peut se comprendre que dans le système qui identifie l'Autriche à l'Allemagne. C'est dans ce sens que les Slovènes sont séparatistes, parce que leur conscience n'est pas et ne saurait devenir allemande.

C'est pourquoi toute la presse viennoise murmure à l'unisson contre ces *vendes* qui s'avisent tout d'un coup de réclamer leur langue, à l'église, à l'école, au tribunal. *Was haben denn die windischen mit ihrer sprache, mit ihren windischen schulen und windischen kanzleien?* Telles sont les questions que s'adressent entre eux les Allemands d'un air étonné. Mais sans s'inquiéter de leur colère, les Slovènes persistent à reclamer leur droit. En Carinthie où il y a déjà 120 paroisses pourvues de curés qui ne prêchent qu'en langue slave, le peuple n'entend plus livrer ses enfants à des instituteurs allemands. Appuyé sur la charte impériale du 4 mars et sur les ordonnances ministérielles elles-mêmes, il proteste contre ses bureaucrates qui voudraient maintenir les écoles allemandes dans les villages exclusivement slovènes. Il leur rétorque l'accusation d'anarchistes, que ceux-ci lancent à tout propos contre les patriotes, c'est-à-dire les constitutionnels. Le but des écoles slovènes avait été jusqu'à présent d'enseigner, à force de coups, aux enfants slaves quelques mots d'allemand, bien vite oubliés, et de les retenir plusieurs années sur cette stérile étude de mots, dont le résultat final était qu'ils sortaient de là sans savoir ni lire ni écrire. Un tel système peut-il se prolonger?

Le peuple reclame également, et toujours en vertu de la charte, des employés qui connaissent sa langue, et dans toutes ses campagnes des bureaux d'administration, où on puisse lui répondre en slovène. Il trouve intolérable et contraire à tous les textes de la constitution, de s'entendre lire par ses autorités locales, dans une langue inintelligible pour lui, les ordonnances ministérielles. Il est lassé de faire souvent, sur son propre sol, trois à quatre lieues de chemin pour aller trouver un commissaire de district ou son substitut, qui ne ne comprenant pas un mot de slovène, lui fait signe de revenir le lendemain parce que l'interprète est absent. C'est surtout dans les affaires judiciaires que cet absurde état de choses a des conséquences déplorables. Il ne peut aboutir qu'à corrompre les juges et à démoraliser les parties, condamnées à se défendre dans une langue inconnue à l'aide d'interprètes toujours suspects : d'où il résulte qu'on recourt, pour gagner sa cause, à tous les piéges, à toutes les feintes et ruses de guerre, employées entre eux par des ennemis, armés de la seule force brutale. Voilà comment la nation slovène a perdu peu à peu sa franchise et sa gaieté natives, pour prendre un caractère soupçonneux, dissimulé et sombre, en harmonie avec son état d'oppression. Maintenant pour pouvoir retrouver ses qualités slaves, le Slovène n'a besoin que de s'entendre dans sa langue avec ses autorités, de plaider dans sa langue aux tribunaux, de s'entendre absoudre ou condamner dans sa langue. S'il existe une branche d'administration qui ait besoin de publicité, et d'un débat clair et compréhensible pour tous, c'est assurément la judicature, appelée à décider de l'honneur, de la liberté et de la vie des familles. Aussi le ministre des cultes, le comte Leo Thun lui-même, écrit-il dans ses *Betrachtungen über die zeitverhæltnisse* :

« Pour satisfaire au principe de l'égalité de droits entre les peuples, et pour répondre à toutes les légitimes exigences des nationalités, il n'est pas nécessaire que dans un district où deux langues sont parlées, chaque juge et chaque huissier de tribunal possède absolument les deux langues : il est seulement indispensable qu'aucun juge ne prenne part

à un procès, sans comprendre parfaitement le langage des parties et des témoins. »

Cette déclaration est formelle. Or, comment la met-on en pratique? La *Süd-Slawische zeitung* nous l'apprend. En mars dernier, dans le district tout slovène de Heidenschaft, près Gorice, plusieurs propriétaires, cités ensemble au tribunal, ont voulu, conformément au texte de la charte, répondre en slave. L'usage de cette langue leur ayant été refusé, ils en ont appelé au tribunal supérieur de Klagenfurt, qui a ratifié l'arrêt. C'est ainsi qu'on entend pratiquer la constitution. — Les juges répondent qu'ils ne peuvent, dans leur procédure, se servir d'une langue aussi inculte que le slovène. Pourquoi donc le slovène est-il une des dix langues officielles, dans lesquelles se publie le Moniteur des lois et du gouvernement? Il y a même de bons critiques, comme ceux de la *Sloveniïa* et des *Novice*, qui prétendent que le texte slovène de cette fameuse feuille, dû au savant patriote Cigale, surpasse en exactitude et en clarté le texte allemand. Sans doute, un arrêté ministériel du 7 décembre 1849, a essayé d'écarter de ce *Moniteur* toute la partie non-allemande ; mais il a bientôt fallu restituer, sous ce rapport, son bien à chaque nationalité. Il est vrai que les textes slaves et autres ne se publient plus qu'après, et même longtemps après le texte allemand. Les Slaves pourtant n'en reçoivent pas moins la loi dans leur langue : et si leurs employés les commandent encore en allemand, ce n'est que par une inconséquence du moment.

Il n'y a pas de gouvernement possible, là où l'administrateur ne connaît pas la langue de son administré, et le percepteur celle du contribuable. Or, le contribuable slave ne sait pas et ne saura jamais l'allemand.

La bureaucratie s'obstine à dire qu'un usage séculaire, en Autriche, élève l'allemand à la dignité d'idiome officiel ; et que malgré la charte, malgré toutes les déclarations des ministres, il n'existe pas encore d'arrêté contre cet antique usage. A cela on peut répondre que le peuple saura bien lui-même prendre possession des droits qui lui sont garantis. Déjà les conseils communaux de Carinthie et de Carniole ont plus d'une fois renvoyé les circulaires allemandes des gouverneurs de cercles, parce qu'elles étaient écrites dans une langue à eux inconnue. La patience des opprimés est grande ; mais elle a un terme. La guerre des langues, sur le Danube, a déjà mené à la guerre des canons. Chaque jour les Slaves cultivent et développent davantage leur langue, qui leur devient ainsi chaque jour plus intime, et rend par là même plus inévitable une lutte acharnée contre ceux qui veulent la détruire.

Le parti des ultra-Teutons est d'ailleurs en Slovénie moins nombreux qu'on ne pense : il ne se compose guère que des bureaucrates. Quant aux colons allemands établis dans ces provinces, ils n'ont aucune horreur du *Vende*, pourvu qu'on ne les force pas de le parler. Habitués depuis dix, vingt, cinquante ans à ne voir employée dans les cafés, les auberges, les soirées, les théâtres, les journaux, que leur chère langue allemande, il leur est pénible de voir le Slovène les envahir aujourd'hui de toutes parts. Ils se sentent molestés par les sons de cette langue nouvelle, dans des lieux d'où elle était naguère encore sévèrement bannie. C'était si commode pour ces honnêtes marchands de pouvoir voyager partout avec leur langue maternelle. Maintenant leur âge d'or est passé.

Ces braves gens sont du reste fort paisibles; ils acceptent les faits accomplis ; et ont bien soin de faire apprendre à leurs enfants la langue slave, pour qu'ils ne soient pas exposés à perdre un jour le droit de bourgeoisie dans les villes où ils ont leur négoce. Voilà ce qui met les bureaucrates allemands en fureur. De là les transportations violentes des prolétaires slovènes du Midi dans les Alpes allemandes du Nord. Le germanisme ne recule devant aucun moyen pour captiver sa prétendue fiancée de l'Adriatique, et pour la dérober le plus vite possible aux barbares amours de son rival illyrien. Mais dans cette œuvre les ultra-Teutons sont loin d'avoir pour eux tous leurs compatriotes ; comme le prouve le jugement d'une de leurs revues (*Deutsche Monatschrift aus Kœrnten*), organe des allemands de Carinthie, qui dans un récent article sur les nationalités, ne craint pas de dire : « L'existence de la Carinthie comme *Kronland* à part, dépend uniquement de l'importance de son élément slovène, et du rôle auquel cet élément est appelé. C'est une politique funeste de vouloir étouffer le slavisme parmi nous. Nous craignons fort qu'en le persécutant, on ne fasse que tripler ses forces. Ce n'est pas en niant le contre-poids et l'antagonisme qu'on amène l'équilibre des forces. Une complète et sincère égalité de droits entre le Slave et l'Allemand, est pour les uns et les autres le seul moyen de salut. »

Nul doute que par sa situation géographique, la Slovénie ne soit pour l'Autriche le tendon d'Achille. Séparée de Trieste par les Slovènes, Vienne peut donc être par eux affamée et réduite aux abois. Les Slovènes ne sont pas seulement prépondérants autour de Trieste : par leurs cousins les Serbes de Dalmatie et les Croates, ils atteignent d'un côté jusqu'à Raguse, de l'autre à travers la Hongrie jusqu'aux Balkans bosniaques et bulgares. Le Slovène a pour mission de former une transition harmonieuse entre la civilisation allemande et les institutions slaves. Pour réaliser sa mission, il a besoin d'être libre. Asservi, il réagira avec violence ; et il finira par entraîner ses frères slaves, qui composent la majorité de l'empire, dans la voix souterraine des sociétés secrètes et des vengeances ténébreuses.

Le Slovène n'a point oublié son histoire, il ne prononce qu'avec orgueil le nom de son ancien vengeur, du *Kral Matiach* (Mathias Corvin) ; il montra du doigt toutes les places où ce roi s'est assis, dans la Slovenie, durant ses luttes contre les Allemands. En 1848, les paysans slovènes annonçaient et chantaient partout la résurrection de Mathias. Près de Sachsenbourg, en Carinthie, s'élève, ombragée par trois tilleuls antiques, une chapelle de Marie-Madeleine sur une hauteur, au bas de laquelle s'embranchent trois ravins, appelés les *sceaux de sang* (blutM-uldern). « C'est ici, écrit Wagner, dans son histoire de Carinthie, que les Francs ont

brisé la puissance des Slaves païens, qui s'étaient réunis là, autour du sanctuaire de leur dieu, pour y livrer une dernière et suprême bataille. Là, leur pontife prophétisa que les Vendes resteraient esclaves jusqu'à ce que leurs tilleuls sacrés eussent renouvelé trois fois leurs troncs pourris; mais qu'à la troisième fois le peuple reviendrait déterrer, dans ces vallées, les armes cachées de ses aïeux, dont il vengerait la mort sur la place même où sont leurs os. Cette prophétie, continue Wagner, vivait encore, en 1735, année où les paysans révoltés, de Millstatt, voulaient venir déterrer, à *Blut-Muldern*, les lances de leurs ancêtres, pour en percer leurs oppresseurs. »

Aujourd'hui, les Slovènes ne pensent plus à ces armes rouillées : car ils en ont de meilleures, qui ne risquent pas autant de manquer leur but; ils ont l'arme légale de la charte; et à son défaut, la fédération avec leurs frères iugo-slaves, qui tous ensemble forts de 12 millions d'hommes, abrités par d'inaccessible montagnes, pourraient attendre sans crainte leurs conquérants.

NOUVELLES.

Russie et Pologne.

La Russie est, dit-on, sur le point de proclamer dans le royaume de Pologne ce qu'elle appelle sa *loi agraire* en faveur des paysans, qui deviendront tous sans exception propriétaires. Chacun de leurs villages formera à la façon russe une longue et large rue, ayant sur le devant les rangées de cabanes des paysans affranchis ; et par derrière les champs des diverses familles, divisés de manière que chaque couple marié obtienne une part exactement égale à celle de ses voisins. Mais aux frais de qui s'élèveront ces *phalanstères* du tsar? Est-ce aux dépens de l'Etat, ou aux dépens des propriétaires dépossédés? Le correspondant n'en dit rien.

— Le *Dziennik polski* signale un fait qui caractérise le système russe. En Podlachie, un capitaine de hussards, Tatare d'origine et musulman de religion, après vingt ans de service militaire, a été transféré comme professeur dans une école de cadets. Là, ce musulman aura pour devoir de faire de ses élèves de pieux *orthodoxes*, et de leur enseigner avec zèle la religion de l'empire, à laquelle lui-même ne croit pas.

— Les journaux polonais sont dans la jubilation de l'échec subi par la Prusse à Erfurt, où la *grande diète* qu'on avait annoncée à l'Europe avec tant de solennité, est sur le point de s'évanouir au milieu du ridicule.

Turquie et Annexes.

Le *Süd-Slawische zeitung* prétend savoir de bonne source que les légations de France et d'Angleterre insistent auprès de la Porte pour la pousser à commencer dans ses provinces slaves des réformes sérieuses. Ces réformes, auxquelles le sultan est personnellement très-disposé depuis longtemps, consisteraient à élargir notablement le cercle d'action des conseils municipaux de Bulgarie, à introduire la liturgie slavone et un clergé slave là où jusqu'à présent régnaient la messe grecque et le monopole des évêques grecs, et à faire contrôler mieux que par le passé la conduite des pachas et des percepteurs de l'impôt.

— En Bosnie, les insurgés font déjà au visir de Travnik des propositions d'accommodement. Après avoir, sous la conduite d'Ali-Keditj, chassé la garnison albanaise de Bihatch, les begs de la Kraina ont tenu dans cette ville même un grand conseil. Là les 500 députés des districts insurgés, après de longs débats, n'ont rien trouvé de mieux que d'écrire au visir une lettre d'excuses où, protestant de leur fidélité au Padicha, ils se bornent à réclamer l'expulsion de leurs tyrans albanais, dont ils ne veulent plus, disent-ils, souffrir un seul dans leur pays. Si on leur accorde cette satisfaction, et un gouverneur plus humain à la place de celui qu'ils ont chassé, de Bichthevitj-pacha, alors ils se soumettront : sinon, ils se jetteront sur l'Hertsegovine, et ils se joindront, s'il le faut, avec les Montenegrins.

— En dépit de son vladika, obstiné à maintenir la paix, le Montenegro paraît, lui aussi, impatient d'ouvrir la lutte contre les Albanais. Chaque jour, autour de Skadar, ont lieu contre cette race destinée à la ruine, des combats sanglants. Lassés des obstacles que le vladika oppose à cette guerre, les Serbes de la Moratcha ont même voulu se séparer de lui, et ont offert l'autorité sur leur canton à l'archimandrite de leur monastère.

Grèce.

Les feuilles de Londres sont remplies de réflexions sur les diverses notes du comte Nesselrode au baron Brunoff, concernant l'affaire de Grèce. Ces notes respirent l'amertume contre lord Palmerston. Tout en consentant à laisser la médiation française poursuivre son œuvre et arranger la question d'argent entre l'Angleterre et l'Hellade, la Russie s'oppose formellement à aucune aliénation de territoire grec, en faveur des maîtres de Corfou. Ce cas échéant, elle menace de protester même par les armes. Toute la polémique russe est dirigée contre la cession des deux îlots ou plutôt des deux écueils de Cervi et de Sapienza, sur les côtes du Péloponèse. Ces deux points inhabités, aujourd'hui rendez-vous des pirates, n'ont sans doute aucune importance commerciale; mais, comme mouillage fortifié, ils pourraient, en cas d'un nouveau blocus, offrir aux navires croiseurs de grands avantages.

Autriche.

Tout l'échafaudage de la centralisation autrichienne va s'écroulant pièce à pièce. Ainsi le Hanovre vient de mettre pour condition de sa signature du nouveau pacte d'union germanique, que l'Autriche exclura de la fédération allemande *ses provinces slaves*.

— Les chefs des patriotes slovaks, le curé Hurban et le professeur Chtur ont provoqué dans la ville de Trentchin une manifestation nationale des plus brillantes, qui s'est terminée par une promesse aux flambeaux, à l'honneur du nouveau commissaire du comitat, Rodolphe Kutchiny, homme connu pour son antagonisme contre les Maghyars.

— Haynau s'est enfin décidé à rendre un peu de tranquillité aux populations de la Hongrie. Il renvoie dans leurs foyers tous ceux des gardes nationaux qu'il avait entraînés de force sous le drapeau : ce qui n'empêche pas les cours martiales de continuer leurs hautes fonctions et de prononcer de nouveaux arrêts de mort. Parmi les derniers Maghyars fusillés, les journaux slaves signalent un nommé Istok, dont la rare intrépidité a étonné ses juges, et qui, en mourant, reprochait encore aux renégats de sa nation, attirés par la curiosité sur la place d'exécution, de parler mal le maghyar.

— Il est fortement question à Vienne de rendre quelque influence aux conservateurs hongrois, pour pouvoir avec leur aide arrêter les progrès du slavisme. Dans ce cas, on leur accorderait au conseil de l'empire une voix, représentée par un ministre sans portefeuille, à la façon du ministre de la Croatie, M. Kulmer. Le baron Eœtvœs serait, dit-on, appelé à cette sinécure.

— Le cabinet a sévèrement réprimandé plusieurs de ses fonctionnaires, qui, dans certaines villes maghyares, avaient prétendu introduire l'allemand comme idiome officiel. Les hauts exécuteurs de la centralisation autrichienne paraissent bien décidés à ne pas pousser leur niveau jusque sur la Maghyarie, mais à laisser encore quelque temps debout cette superbe ruine féodale, qui leur servira de nouveau pour battre en brèche le slavisme.

Cyprien Robert.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.